

Un récit exsangue

Dans la cage de Mathieu Leroux, Héliotrope, « Série “K” »,
121 p.

Louis-Daniel Godin

Numéro 248, printemps 2014

Génération sida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, L.-D. (2014). Un récit exsangue / *Dans la cage* de Mathieu Leroux, Héliotrope, « Série “K” », 121 p. *Spirale*, (248), 48–48.

Un récit exsangue

PAR LOUIS-DANIEL GODIN

DANS LA CAGE

de Mathieu Leroux

Héliotrope, « Série "K" », 121 p.

« [J] 'avais été contraint à l'honnêteté d'une pensée inavouable : que je tirais une sorte de jubilation de la souffrance et de la dureté de l'expérience ». C'est par ces mots que Hervé Guibert, dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, exprime l'ambivalence de ses sentiments à l'égard d'une maladie qui lui paraissait à la fois terrible et formidable. Près de vingt-cinq ans après la publication de cet ouvrage emblématique d'une certaine « littérature du sida », force est de constater que la maladie n'a pas perdu sa capacité singulière à frapper l'imaginaire. « Remarquer le pouls qui contracte rapidement le sexe à cause de l'érection toute fraîche. Douleur-Plaisir, encore » ; c'est ainsi que le narrateur de *Dans la cage* décrit le moment où il entre en contact avec le virus, cet instant où la peste « fait son entrée dans le terrier ».

L'attrait pour la douleur est sans doute ce qui frappe (et déstabilise) le plus à la lecture du premier roman de Mathieu Leroux. L'auteur dévoile de manière assumée et

chistes (corps frappés jusqu'au sang, incisés à la lame d'un coupe-chou) est doublée d'une syntaxe hachurée à l'excès et d'une diégèse scindée en plusieurs lieux, voix et polices d'écriture. La métaphore du sang (et, par extension, du fer, des métaux, des machines) contamine ce récit dont chaque ligne de texte perdue dans de nombreux blancs fait figure de cicatrice. C'est assurément la voix d'un sujet mélancolique qui se fait ici entendre — « *Je suis une bête-larve amorphe* », répète-t-il —, qui s'envole et qui s'enfonce, à défaut d'avoir en main « *la clef de l'homobonheur* ». Le bien-être n'est atteint que furtivement — mais intensément —, grâce à un mélange dosé de cocaïne, de merde, de Jameson et de musique *new wave* qui, avec l'animalité, forment la trame de fond du texte. L'homosexualité est vécue comme une tare, un « *défaut de fabrication* », et le sida est un véritable objet de terreur qui agit dans l'ombre. « *Il y a des années que la télé de mon beau-père ne parle plus de la peste. La télé de mon beau-père a préféré se concentrer sur le cancer* », avance le narrateur, désignant, avec raison, la perte de popularité d'un virus qui n'a cependant pas cessé de se propager. Le VIH est nommé (« *V-I-H. Trois petites lettres qui prennent une ampleur fulgurante quand elles sont jumelées* »), interprété (« *V-I-H. Virus / Infiniment / Homosexuel* »), mais apparaît comme un spectre, lointain et familier, « *qui confronte à un paquet d'affaires auxquelles [on n'a] pas envie de penser* ». Le va-et-vient entre une écriture à l'infini, où le sujet tente de se mettre à distance, et une autre où le « je » est pleinement assumé, traduit bien la difficulté de trouver une voix face à de nombreuses douleurs dont on ne sait pas si elles arrivent de l'intérieur ou de l'extérieur. Bref, on cherche le danger autant qu'on le fuit ; on est sujet et objet d'un mal qui prend place autant dans la tête que dans le cœur et dans les veines. « *Je tourne en rond et me mords la queue. Jusqu'au sang* », dit le narrateur qui, pourtant, ne « *veu[t] pas de ce virus carnivore* ». Le lecteur est, lui aussi, perpétuellement engagé dans un mouvement de balancier, parfois appelé à s'identifier au sujet de l'écriture et à entrer avec lui *dans la cage*, d'autres fois rebuté par la complaisance de son ton. Avec cet ouvrage, Leroux a néanmoins le mérite de braquer les projecteurs sur de véritables lieux de désirs, devant lesquels on aurait tendance à détourner le regard, et de réinscrire avec aplomb le sida et ses représentations dans un imaginaire contemporain. —

Avec cet ouvrage, Leroux a néanmoins le mérite de braquer les projecteurs sur de véritables lieux de désirs, devant lesquels on aurait tendance à détourner le regard...

troublante les désirs d'un homme torturé, plongé dans une chronique familiale affligeante et empêtré dans les dédales d'une rupture amoureuse. La nuit, il essaie d'oublier le sida de son frère et le banc de parc de la rue Sherbrooke où on lui a brisé le cœur, en se droguant et en « *chassant* » dans les bars. Si le personnage principal de ce roman *trash* se présente comme un fauve en plein contrôle de ses moyens, ce sont surtout la peur et la vulnérabilité qui dominent le récit. Comme autant de tentatives de maîtriser la douleur, l'auteur inflige au corps de son personnage et au corps du texte de violentes mutilations. La description de pratiques sexuelles sadomaso-